

LYON

Rédacteur en Chef
DENIS BRACK

BUREAUX

32, r. de l'Arbre-Sec

LYON

Directeur
JULES FRANTZ

BUREAUX

32, r. de l'Arbre-Sec



TRIBUNE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS : 3 mois, 2 fr. — 6 mois, 3 fr. 50 ; — Un an, 6 fr. — BUREAUX DE VENTE A LYON : Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS : Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

LE CONFESSIOANAL

Il y a quinze jours, je tentai de tracer cette figure sombre, austère, revêche, implacable, ce type ascétique et malheureux, cet être sans affection, sans humanité, sans amour, qui se qualifie d'un seul mot : la dévote.

D'où vient-elle? Où va-t-elle? Quelle puissance, quelle force la domine? A quel tribunal confie-t-elle le jugement de sa conscience? De quelle chaire tombent ces sinistres enseignements?

Ce tribunal, cette chaire c'est, a dit Michelet, dans un coin, l'étrémité réduite de chêne noir, où cet homme ému, cette femme tremblante, réunis si près l'un de l'autre, vont causer tout bas de l'amour de Dieu.

Que de mystères dans cet espace de quelques pieds carrés! Que de sombres et étranges histoires dont ces pans de bois gardent une sorte d'effrayant parfum! Quelle étude à faire que celle de cette cellule, à peine éclairée par le jour qui filtre à travers des vitraux, et dans laquelle deux visages sont, pour ainsi dire, bouche à bouche, séparés tout au plus par une grille de bois!

Cette étude, elle vient d'être tentée par deux écrivains, MM. Emile Faure et Thomas Puèch (1); le premier, nos lecteurs s'en souviennent, a longtemps collaboré au Refusé.

C'est avec une sorte de terreur, sentiment que les Latins traduisaient par le mot *horror*, que l'on ouvre ce livre sur lequel s'étale ce mot sombre et mystique comme le fait qu'il recouvre, le confessionnal.

« La grille du confessionnal vient de glisser dans sa rainure, le pasteur a reconnu sa brebis; il l'accueille par un sourire amical, et la femme lui sait gré de s'être souvenu... le prêtre mettant un moment de côté son rôle de juge, descend à celui d'ami; il entre dans quelques détails personnels; il s'enquiert de la famille. Adroitement, il reconnaît sa condition. Avec un tact spécial, il provoque les confidences, manifestant sa joie, ses craintes, ses regrets, suivant que le comporte le récit qu'il écoute; insinuant de la sorte son intimité, et arrivant à ce point que, dans le plus grand nombre des cas, il est obligé de rappeler à la pénitente que l'heure passe; car la pénitente charmée, captée, affranchie de tout sentiment de crainte, s'abandonne désormais à l'homme pour lequel elle n'a plus de secrets. »

Cette femme était sortie de chez elle, tranquille et satisfaite. Elle avait embrassé son mari, donné un baiser à son enfant, et, au départ, elle avait dit : Prenez garde que la petite ait froid....

Elle a passé par le confessionnal. Elle entre. Quelque chose s'est imprégné en elle qui a pris dans son organisme une grande place. C'est distraitemment qu'elle présentera son front à son mari, distraitemment encore qu'elle accueillera la petite montant sur ses genoux.

L'ombre du confessionnal obscurcit ces lumières d'amour.

Puis elle a avoué à un homme, à un prêtre, ces mille secrets que sa pudeur, sa timidité taisaient même au mari. Les époux sont chastes jusque dans leurs plus intimes épanchements. Et si j'osais dire toute ma pensée, aucun mot ne souille l'acte. On ne nomme pas les baisers, l'amour ne se parle pas.

Là-bas, au contraire, elle a cherché des mots pour exprimer ceci ou cela qui était sans formule pour elle. La périphrase pudique est déjà une impudeur.

Et c'est à tout cela qu'elle pense. Aussi, au foyer, elle cherche à retrouver le calme qui a suivi le premier aveu. Quelque chose s'est placé devant ce foyer, qui n'y était pas hier, et qui voile sous une demi-obscurité et l'enfant et l'époux.

Les vieux Gaulois disaient : Nous ne craignons rien, sinon que le ciel tombe.

Le ciel est tombé sur la terre et l'écrase. Suivrai-je, dans tous ses développements, ce mal qui vient de naître? Non, car cette pénible tâche vient d'être remplie.

Pour une jeune fille, le prêtre est un homme. — Quant à moi, dit une grande du pensionnat, je préfère de beaucoup M. O... ; il a des yeux et le front magnifiques. Puis il est si complaisant, si aimable!

— Et M. T..., dit une autre, quel air distingué! En vérité, il est charmant, je veux le prendre pour confesseur.

Et sur toutes, jeunes et vieilles, le confessionnal ouvre ses portes sombres; il les saisit, il les emprisonne dans sa doctrine étroite comme ses murailles brunes; quand elles sortent de là, de ce lieu sombre, la lumière du jour les éblouit et elles referment les yeux. Au confessionnal, elles apprennent à aimer le clair obscur. Le soleil les fatigue, la lampe du sanctuaire devient le phare préféré,

Un des chapitres les plus curieux du livre que je signale, est, sans contredit, celui qui traite des confesseurs royaux.

Les Jésuites s'emparent des consciences, fouillent dans les secrets des familles; à la suite des confesseurs, viennent les bourreaux ou les assassins. Saint Jacques Clément! priez pour nous! Et après Jacques Clément, Jean Châtel, Ravailiac. Après le père la Chaise, les Dragonnades, la Révocation de l'édit de Nantes; après le père Letellier, la destruction de Port-Royal.

La petite grille de bois du confessionnal s'ouvre dans le dossier du fauteuil royal, et le confesseur dicte les arrêts de mort que la royauté lance sur ces misérables.

C'est de cette grille que sort le bras de Louvel.

Nous avons assez dit : il faut battre en brèche ce dais de bois, si humble et si modeste et qui peut, comme la Bastille, s'intituler orgueilleusement *instrumentum regni*.

Pères et époux, gardez vos femmes et vos filles!

Jules LERMINA.

LYON

LA BOURRASQUE.

A bord du Refusé.

Mon cher Ami,

Nous continuons de filer nos sept à huit nœuds à l'heure malgré une violente bourrasque. Quelle mer! quel ciel! quel vent carabiné!... On dirait la rafale du jugement dernier.

Il paraît que cet affreux grain est général. Des régions de l'est, vers lesquelles nous naviguons à franche bouline, nous arrivent les plus tristes nouvelles; là-bas, comme autour de nous, de toutes parts enfin, ce ne sont que graves avaries et sinistres présages!...

Bref nous avons l'âme navrée!

Vous avez entendu parler de la *Discussion*, notre jeune et fringante et audacieuse frégate... J'aime la voix des canons qui brillent danses sabords!... Comme elle sait torcher de la toile!... Nous l'admirions courant toutes voiles dehors, laissant loin dans son sillage notre beau vaisseau de ligne le *Progrès*, qui tanguait comme une simple corvette... lorsque deux terribles coups de vent sont venus soudain assaillir cette téméraire héroïne!...

Malgré la puissance souveraine du Génie descendu à son secours, il est à craindre que ses agrès ne soient rudement endommagés... Ah! puissions-nous revoir sain et sauf tout son équipage!

Nous nous inquiétons également et nous attristons au sujet de la *Marionnette*, cette gentille goélette, un des plus curieux navires qui soient sortis des chantiers lyonnais.

Hier, emportée par un courant trop fameux et fertile en désastres, elle parvenait à s'en échapper sans notable avarie... mais, paraît-il, dans ses brillantes évolutions elle aurait labouré de dangereux récifs, et une large voie d'eau existerait dans ses œuvres vives...

Sa situation doit être des plus critiques, car je viens d'entendre son canon de détresse... on dit que tout son équipage est aux pompes...

Pauvre *Marionnette*!... vraiment, nous nous prenons à regretter de l'avoir si fort tarabustée... Dès l'apparition de notre corsaire dans des parages qu'elle s'était habituée à considérer comme son propre domaine, elle pressentit, non sans amertume, notre future suprématie; aussi, ne nous a-t-elle jamais témoigné beaucoup d'amitié...

Qu'importe, ô *Marionnette*, ma mie!... va, si notre succès t'a paru quelque peu insolent et notre humeur trop goguenarde, nous ne laissons pas d'avoir bon cœur, et, à l'heure qu'il est, nous payerions bien cher le plaisir de te porter un secours efficace.

Je reviens, cher ami, de faire un tour de promenade sur notre tillac. Le *Refusé* continue à serrer le vent au plus près. Toutefois la mer est moins houleuse et le ciel moins menaçant. Une accalmie s'annonce.

Nous avons appris avec bonheur le sauvetage inespéré d'un des nombreux navires signalés comme en péril; le voilà qui vogue en pleine sécurité. Mais l'incertitude règne encore sur le sort de la *Discussion*; de là des conjectures, les unes optimistes, les autres pessimistes : c'est l'ordinaire... Généralement, hélas! on désespère de la *Marionnette*...

Pauvre canote!...

En ce moment, la région maritime que nous traversons offre un singulier spectacle.

Non loin de nous, le *Progrès* a considérablement diminué de voile... il canarde, et semble dériver en travers... L'intrépidité connue de son capitaine doit souffrir de cette extrême prudence qui étonne tout le monde.

Le *Salut Public* tantôt louvoie, tantôt se tient en panne... Il a l'air de flairer le vent, comme si ce solide paquebot impérial avait quelque chose à redouter!...

Vers l'ouest, ouest-nord, s'agitent confusément deux ou trois pirogues... Sans nul doute, on y récite, les genoux à terre et les yeux en l'air, force *memorare* et *ave maris stella*!...

C'est de ce côté que gouverne le *Courrier*, une lourde gabare de la maison *Loyola et Co*. Ce qui doit présentement tourmenter les gens de ce bâtiment, c'est moins le danger actuel que l'anxiété d'une prochaine concurrence : *La Décentralisation*. Ce dernier navire sera commandé par un ancien séminariste, lequel a déjà navigué sur la vieille *Gazette de France*. Le *Courrier* connaît assez bien son métier; mais l'autre a, dit-on, du talent. Qui va l'emporter?

Vers le nord, au milieu d'énormes blocs de glaces, on distingue à peine deux petits yachts : *La Vie Lyonnaise* et *Le Grognon*... On dirait deux blancs fantômes!... Cernés par les mêmes glaçons, ces deux frères jadis ennemis flottent de conserve... Ils se sont embrassés, mais c'est pour mourir... Edifiant exemple de vertu chrétienne!

Nous souhaitons que leurs rameurs réussissent à se réfugier sur les pirogues qui prient au couchant... car parmi eux il n'y a qu'un homme, deux peut-être assez robustes pour gagner nos eaux à la nage.

Nous allons veiller à bâbord!

Déjà nous avons pu recueillir les deux ou trois meilleurs marins du *Bohème*, frère coquille de noix qui dernièrement est venue se briser contre notre proue.

Le reste de son petit équipage paraît s'être noyé. Aucunes nouvelles!...

La fortune nous avait accordé un vif et joyeux compagnon de route : *Le Populaire*. Déjà nous projetions de faire ensemble de mémorables campagnes. Mais, dès le deuxième jour de marche, quelques embarras s'étant produits dans ses manœuvres, il a été obligé de regagner la côte... S'il allait ne pas revenir!

En attendant, le *Refusé*, calme et résolu, saille de l'avant, en vrai corsaire qu'il est... Il continue de courir un bon bord... Mais si un jour il faut pêter son *tof*, eh bien! on le pètera en vrais matelots!...

Les dangers qui, sur notre route, se rencontreront, jamais ne feront Mollir d'un pouce notre écoute!

Denis BRACK.

Dernières nouvelles :

Le Génie a fait merveilles... Les avaries subies par la *Discussion* sont faciles à réparer... Son brillant capitaine est blessé, mais légèrement... Cet accident ne saurait ni ralentir la marche ni modifier les allures de la vaillante frégate.

Rien encore sur le sort de la *Marionnette*.

D. B.

LES CHEVALIERS DE LA TRIQUE

2^e Série de GUIGNOL en colère.

N^o 3.

Gnafron se promène sur le quai de Bourgneuf et contemple la statue de l'Homme de la Roche; il paraît faire de sérieuses réflexions sur ce précurseur de Monthyon. Un coup de trique appliqué sur ses épaules par Guignol le fait sortir de sa rêverie.

GUIGNOL.

Tu regardes cet homme?... Il compte dans les sages

Dont le nom vénéré traversera les âges;

Ce fut un bienfaiteur que le temps a brisé;

Mais sa bourse et son cœur l'ont immortalisé.

Où toujours les moutons sont aux gueules des loups?

Il est bon de laisser le nom d'un honnête homme

Sur cette pauvre terre, où le vice éhonté,

Riant de la pudeur, châtre la liberté...

Oh! c'est triste! et cela m'obsède la pensée,

Car notre espèce humaine, idiote, insensée,

Produit plus de gredins que d'hommes vertueux.

GNAFRON.

Bon! te voilà parti!... Toujours tempétueux?...

Ah! ça, tonnerre humain, lorsque ta foudre gronde,

Prétends-tu réformer notre machine ronde,

Cette boule de fange où nous piétons tous,

Où toujours les moutons sont aux gueules des loups?

Voudrais-tu, par hasard, renouveler Hercule,

Et sur le genre humain poser en déicé?...

Guignol est inattentif, absorbé. Ses yeux illuminés sont dirigés du côté du pont de Serin et le feu de sa colère concentrée empourpre sa face. Gnafron en veut connaître la cause et lui dit :

GNAFRON.

Tu deviens cramoisi comme un nez de pochard!

GUIGNOL, levant les mains au ciel.

La mère entremetteuse et le père mouchard!

Oh! dépravation d'un monde en pourriture!...

Comment! fouler aux pieds les lois de la nature!

Les sentiments sacrés de la maternité,

Et vendre son enfant à peine en puberté!

GNAFRON.

Qui donc, ça, dis, Chignol?...

GUIGNOL.

Une vieille mégère

Qui prise à pleine boîte et qui boit à plein verre

Le vin et l'eau de vie; une horrible guenon,

Un je ne sais trop quoi, mais qui n'a pas de nom....

Tiens, la voilà qui vient; elle mène sa fille

Chez un jeune crevé, fils de bonne famille,

Qui vole ses parents et qu'on détrouse après.

Vois son air renfrogné, regarde-la de près,

Et puis tu me diras ce que tu penses d'elle.

GNAFRON.

Ah! de par Mathurin, c'est la *Marforielle*

Dans toute sa hideur! Sur son front hébété

Dans chaque ride on lit : vice et cupidité.

Mais la fille est jolie, un reste de pudeur

Brille dans ses grands yeux à vague profondeur...

Et comment advint-il que cette ignoble femme

Fit trafic de ce corps d'enfant... et souilla l'âme?

GUIGNOL.

Un jour le pain manqua sous le toit conjugal;

Le père, paresseux, ivrogne et déloyal,

Ayant bu tout l'argent de son métier de lâche,

Entra puant le vin, saisit une cravache

Et balafra le front de la mère et l'enfant,

De sorte que les pleurs se mêlèrent au sang.

Le père dégrisé voulut reboire encore...

L'enfant avait quinze ans; fraîche comme l'aurore,

Blanche comme la neige à la cime des monts,

Elle devait tenter le regard des démons,

De ces monstres sans cœur, frissonnant de luxure,

Qui sur un front de vierge imprimant leur souillure.

Or le père ayant soif et la mère ayant faim,

Dans ce bijou tout neuf virent du vin, du pain.

Et l'enfant fut vendue avec son innocence

Au docteur Goupillon, un homme de science

Et de religion, un homme respecté

Pour tous les faux semblants de sa moralité.



L'enfant pleura beaucoup et n'eût que plus de charmes:

L'or ne soldait-il pas chacune de ses larmes!

Puis on ne pleura plus; et depuis ce moment

La mère entremetteuse, — un monstre assurément, —

Met en vente à l'encan les charmes de sa fille,

Que de ses sales mains elle farde et maquille,

Pour donner des tons chauds, égrillards à ce teint

Déjà bistré.... Jadis il fut rose et satin.

Oh! l'abjecte courtière a pour sa marchandise

Le talent alléchant que la luxure prise.

Car déjà la débauche a de son doigt hideux

Pâli ce frais visage et cerné ces grands yeux.

Le rire sardonique a sali cette bouche,

Ce regard si limpide est paillard, fauve et louche;

Et cette fleur qu'hier l'amour baisait au front

N'a plus de sens moral et ricane à l'affront.

Les mots orduriers suspendus à ses lèvres

Tombent impunément à tout propos... Les fièvres

D'amour, de volupté devraient l'étreindre encor!

Point!.. Pour ses sens blasés le dégoût même est mort.



Et voilà le progrès de nos temps de scandale!

On souille l'innocence, on fouette la morale!

Et quand l'âme et le cœur sont bien prostitués,

Quand tous les sentiments honnêtes sont tués,

Que l'on a, pour de l'or, vendu sa chair, son âme,

Sa conscience, tout! Que l'on est bien infâme!

Et qu'on ne croit à rien, si ce n'est au néant,

Quand s'ouvre pour vos os le tombeau froid, béant,

Comme des chiens crevés on roule dans l'abîme!...



Qui donc fera revivre une lueur sublime,

Un phare éblouissant, guidant l'humanité

Vers le port entrevu, vers la fraternité?

Oh! qui donc nous rendra l'amour et l'espérance?

Qui donc délivrera le vieux monde et la France

De l'étreinte du mal?... On ne peut plus tenir

Dans cette nuit! Luis donc, soleil de l'avenir!

Viens réchauffer nos cœurs par des forces nouvelles.

C'est ramper trop longtemps; fais nous pousser des ailes!...

(1) Le Confessionnal, par MM. Emile Faure et Thomas Puèch, un vol. in-18. Décembre-Alonnier, éditeur.

Souffle, des cieux profonds que Dieu fait tourner, Sur l'immoralité... Mais viens donc balayer Ce stérile fumier qui gangrène le monde, Et qui va l'étouffer sous sa tourbe inféconde!

GNARFON.

Ah ! tu changes en luth ton gourdin frémissant ! C'est dangereux, Chignol, prends garde au coup de sang ! Ton indignation, à propos d'une infâme, D'une femme de rien, te fait monter la gamme Au point de donner l'ut de poitrine. Corbleu ! Que ne vas-tu chanter dans le concert de Dieu ?

BARRILLOT.

PROPOSITION DROLE

Nous recevons la lettre suivante :

Lyon, le 25 novembre 1868.

Le temps me semble venu de grouper nos CONVICIONS (???) et de ne former qu'un seul faisceau de nos FORCES divisées pour atteindre le BUT (???) vers lequel nous tendons tous deux.

Du reste, j'accomplis, — tout le monde doit le savoir, — une MISSION d'utilitaire agréable : la tardive restauration des autels de l'Art, dont vous savez que je me suis intronisé le grand sacristain rénovateur ; et je veux, car la nécessité s'en fait grandement sentir, instruire mes compatriotes en leur apprenant ce qu'ils ignorent : 1° que Lyon est situé au confluent du Rhône et de la Saône ; 2° qu'il existe sur la place Saint-Jean une église métropolitaine que domine la chapelle de Fourvières ; 3° enfin que l'industrie de la fabrication des étoffes de soie est celle qui prédomine dans la susdite ville.

Quel vide à combler ! et quel noble ROLE à remplir pour un écrivain distingué, qui comprend la périphrase comme moi, et dont le style amusant et académique prouve surabondamment que je suis diplômé, et que je ne faillirai pas à la grande TACHE qui m'incombe !

L'union fait la force !... Unissons nous !... L'exemple vient de haut.

ALBERT DELARCY.

Rédacteur en chef de la Veste-et-l'Oreiller, Revue laudandisée, paraissant le samedi matin ou soir, quand ce n'est pas le dimanche dans la journée.

RÉPONSE

Joindre à mon Refusé, sublimé corrossif, La Veste laudandum, l'Oreiller laxatif?... Mes lecteurs en seraient galopés par les fièvres ! Grand merci, cher confrère, et sachez que nos lèvres Suffisent à vider notre verre chétif ; Nul n'y pourrait trouver jour à fourrer son pif.

PE-NEY.

INDISCRETIONS LYONNAISES

Crepamo mà cantiamo !....

Pour quiconque tient une plume aujourd'hui, c'est le cri de circonstance. Traduisons-le. A la Pergola, de Florence, on donnait la première de Rigoletto et les chanteurs venaient de finir le colossal quatuor du 4^e acte, dans lequel ils s'étaient dépensés tout entiers, voix, âme et nerfs. On applaudit à faire tout écrouler, et l'on crie bis !

Exténués, à fin de forces, les quatre artistes se consultant du regard. Recommencer ce prodigieux morceau, c'est risquer un naufrage terrible... quand tout à coup la Frezzolini fait au chef d'orchestre le signe d'attaquer l'accord en disant au baryton, son partenaire : Crepamo mà cantiamo ! (Crevons, mais chantons !)

En présence des rigueurs de toutes parts suspendues sur les journaux, en face de quinze à dix-huit procès de presse pendants, la prudence conseille de se taire, ou du moins d'éviter de parler de quoi que ce soit qui touche à quelqu'un et à quelque chose. Car enfin :

Dire que M. d'Herblay, transporté au septième ciel d'avoir gratté quatre mille six cent soixante-dix-neuf francs soixante-quinze centimes sur le trépas de Rossini, fait brûler, en vue du décès d'Auber, des petits cierges à Fourvières, c'est entrer dans la vie privée dudit sieur dit d'Herblay. Matière à procès. Crepamo !...

Exposer qu'audit Fourvières il se fait un trafic peu loyal, qui consiste à recevoir de l'argent autant qu'on en apporte (et Dieu sait si l'on en apporte !) pour célébrer des messes au sanctuaire vénéré, lesquelles messes, faute de place, de temps et de personnel, sont en partie cédées, avec retenue de 30 % sur les honoraires, à des autels moins achalandés, qualifier cela de tromperie sur la qualité de la.... chose négociée. Dire que, dans le diocèse de Troyes, un curé s'est fait courtier de messes pour la France et l'étranger, qu'il se charge notamment des messes demandées par la Belgique, la Hollande et les provinces Rhénanes, traite à 2 fr. avec le client et à 1 fr. 50 avec le.... fournisseur, gagnant sur chaque messe ses 40 sous. — C'est peut-être grièvement médiocre d'un culte reconnu par l'Etat. Matière à procès. Crepamo !

Dire que les affaires vont médiocrement et que la bourse fléchit, cela peut s'entendre d'une insinuation que la politique ne serait pas étrangère à la chose, manœuvre à l'intérieur, peut être !... matière à procès. Crepamo !

Dire que soi, journaliste, on n'est pas tranquille du tout ; qu'on ne sait jamais au juste si la goutte d'encre que le bec de la plume étale en patte de mouche sur le papier n'est point lourde des énormités délectueuses les plus formidables ; dire que la limite du permis et de l'interdit, qui devrait être d'une précision rigoureusement mathématique, s'estompe dans les brumeuses interprétations de tendance ; dire que ces lignes bien inoffensives à coup sûr pourraient demain, dans huit jours, dans deux mois et plus, être évoquées par un monsieur pâle et rusé, à qui une soudaine illumination de

zèle fera voir clairement qu'elles sont subversives de la loi et attentatoires à l'ordre établi, dire cela comme je le dis, c'est matière à procès, et pourquoi pas ?... Crepamo !

Mon Dieu, parlons tout de même puisque c'est notre tâche. Cantiamo ! Faisons comme la Frezzolini et comme ce pauvre Louis Carrey.

Louis Carrey, vous savez « ce peintre d'un si grand et si consciencieux talent, cet incomparable et juré pourtraicteur d'huîtres, de homards, de cruches, de cafetières, de fromages de Marolles et autres natures mortes, vient de donner à ses amis de sérieuses inquiétudes. Une lassitude cérébrale l'a pris ; et savez-vous quel en a été le symptôme ? parler lui était devenu souverainement odieux.

Or, pour qui a connu Carrey dans la plénitude de son sacerdoce de causeur, pour qui l'a contemplé de huit heures à minuit, chez Pipon, conférant, dogmatissant, attaquant, rétorquant avec sa longue main effilée et quasi diaphane qui dessinait des démonstrations mimiques de haut galbe au travers de la vapeur des cigarettes, cette horreur de la parole doit sembler quelque chose de grave et de menaçant.

Heureusement il n'en sera rien de pire ; l'organe parolier de son cerveau avait été surmené et exigeait du repos. Il s'est impérieusement reposé et le voilà qui va reprendre son service. A vous, cher Carrey, de le ménager et Dieu vous garde de notre devise.

Crepamo mà cantiamo !

NOBODY.

LES PAPERASSES DE MON ONCLE

II

Des anges et des saints

Les anciens supposaient que les astres étaient peuplés de génies ou intelligences qui exerçaient une influence plus ou moins directe, plus ou moins active sur les faits de l'ordre naturel, sur la pensée et les actions humaines. D'aucuns étaient des hommes jadis vertueux qui, en récompense, avaient obtenu ces places d'honneur. Nous, nous en avons fait des anges, des archange, des séraphins, des chérubins, des saints. Enfin, génies ou anges, les derniers ne sont autres que les premiers ; seulement « nous les avons baptisés » selon l'expression de Chateaubriand, je crois.

Les théologiens, sentant qu'il y avait dans l'existence des anges un point difficile à expliquer, et par conséquent nécessaire à embrouiller, ont beaucoup écrit sur ce sujet, et parmi une multitude de suppositions fort ingénieuses et qui vont souvent, suivant la coutume, jusqu'à l'affirmation, je n'ai rien rencontré d'un peu satisfaisant ; dans aucun d'eux, je n'ai trouvé, par exemple, une réponse à la remarque suivante :

Dans la Genèse, il n'est pas question de la création des anges et pourtant c'est l'un deux qui, sous la forme d'un serpent, est venu tenter la femme.

Les anges auraient donc été créés avant la création, d'autant plus qu'à l'époque de la tentation, les purs esprits s'étaient déjà révoltés, et, qu'ils s'appelaient anges rebelles ou titans, ils avaient été vaincus par Jupiter ou par Jéhova, ce qui est à peu près la même chose.

Cette première obscurité constatée, remarquez le rôle que joue Dieu avec ces pauvres diables, qui ont véritablement le beau côté.

Dieu les crée sinon parfaits, du moins presque parfaits, d'une admirable beauté, doués de toutes sciences, de toutes vertus ; il s'en fait une sorte de garde d'honneur chargée de l'adorer, de l'admirer, de célébrer sa gloire et de la lui chanter pendant l'éternité, le front dans la poussière soulevée par les rayons de ses pieds. Voilà un dieu qui n'est pas modeste et qui se complait avec un singulier orgueil dans les témoignages de sa puissance. Il est parfait, mais il veut qu'on le lui répète ; il est fort, mais il veut qu'on le lui prouve par l'humilité ; il est rayonnant, mais il crée des êtres rien que pour jouir de l'orgueil de les aveugler. Quel est donc ce fou de vanité qui tire quelque chose du néant pour écraser ce quelque chose de sa puissante supériorité ?

— Mais, me dira Escobar, ce n'est pas pour son bonheur à lui qu'il a créé les anges, mais bien pour le leur.

Bien, mon excellent ami, nous allons bien voir. Dieu crée les anges, et, au lieu de leur donner une de ces bonnes existences tranquilles dans lesquelles on se sent heureux de vivre, il leur impose des devoirs absolus sous des peines terribles, et afin d'avoir occasion de les punir, — la vengeance étant l'attribut le plus sensible de la force et le plaisir des dieux, — il les crée faillibles. Qu'est-ce donc que cet être méchant qui prémédite une punition et fournit l'occasion de la rendre méritée ?

Or, Dieu qui sait tout, savait entre autres choses, avant la création des anges, qu'il aurait à en punir un certain nombre et à les vouer à une torture éternelle... Et il les crée, et la pensée d'un châtiement terrible à appliquer ne le retient pas ! Non, soyez, dit-il, soyez afin que mon bras cruel s'appesantisse sur vous, afin que vous rendiez à mes propres yeux témoignage de ma force libre de faire souffrir ! Hais Satan ! hais Lucifer ! hais Belzébuth ! Je sais de toute éternité que vous tomberez dans le piège que je vous tends, je sais que je ne vous fais jouir d'un bonheur momentané que pour vous faire sentir plus amère la chute ; laissez, jouissez, révoltez-vous et je vous mettrai impunément le pied sur la tête, et vous serez les dieux de la douleur éternelle comme je suis le Dieu du bonheur parfait, bonheur auquel rien ne manque, rien, pas même l'âpre désir de la vengeance !

Voilà, mon cher Escobar, comment Dieu a créé les anges pour leur bonheur.

Ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, c'est que le culte des anges place au chevet de chaque jeune fille, un être beau jusqu'à l'idéal, dont la perfection exalte l'imagination de l'innocente, qui assiste à ses actes les plus intimes, aspire ses pensées les plus cachées, à qui elle livre tous ses secrets de jeune fille, qui s'appellent pureté, chasteté, pudeur. Etre blond, bouclé, diaphane, qui berce la jeunesse dans ses bras enlucrés, abrite son sommeil sous ses ailes bleues, éveillé dans

son cœur cette rêverie pâle et fatigante qui annonce à l'enfant qu'elle va devenir femme... Lisez Thomas Moore, parbleu ! vous y verrez l'ange qui baise deux lèvres endormies... C'est horrible à regarder de près ; mais l'ange gardien n'est qu'un amant mystique, un point de gangrène au sein. Nicz-le donc, puisque vous me dites que c'est un être véritable et qu'il peut faillir.

Voilà, je crois, les anges réglés, et nous pouvons maintenant prendre les saints à partie.

Je prie fort dévotement mon patron, souvent et avec confiance. Il est bien et dûment canonisé, il est sur le calendrier, ils l'appellent Denis, Eleuthère ou Rustique, et je marche en toute sûreté sous la protection de ce bon saint qui, j'en ai la persuasion, en récompense de ma dévotion, intercédéra pour moi lorsque mon esprit n'aura pas été assez fort, ou que ma chair aura été trop faible. Bon, mais un jour, j'apprends que Bacchus s'appelaient Dionysius ou Denis, que ses fêtes urbaines s'appelaient Eleuthères, et que ses fêtes agrestes étaient nommées Rustiques. Or, m'être adressé à Bacchus ou à l'une de ses fêtes, me met sur le dos un arriéré de prières placées à fonds perdus, ce qui est une atroce mystification.

Alors je cherche qui est coupable de cette mauvaise plaisanterie, et l'on me répond que ce sont les papes qui font les saints.

— Bien ! mais de quel droit ?

— Ah ! voilà, c'est parce que c'est comme ça.

— Oui, mais le Dieu des catholiques a-t-il été bien content qu'on lui ait introduit Bacchus et des fêtes païennes dans son ciel ?

— Apparemment, puisque le pape est infallible.

— J'ai pourtant lu dans Saint-Simon (le duc, pas le saint) une certaine histoire de la bulle Unigenitus...

— Saint-Simon (le duc) était un imbécille.

— Ah ! très-bien ! je ne réplique plus et je m'en vais prier Bacchus... pour les vendanges prochaines.

Cet exemple donné, je vais vous soumettre quelques rapprochements qui ne prouvent peut-être rien, sinon que le catholicisme s'est chargé de conserver vivantes les langues mortes. Si vous y voyez autre chose, faites-en votre profit, mais que Saint-Basile ne m'en accuse pas.

Un certain zéphir s'appelaient Aura placida, nous avons Sainte-Aure et Sainte-Placide.

En se rencontrant, les Grecs et les Romains se souhaitaient un bonheur constant : perpetua felicitas, et nous honorons Sainte-Perpétue et Sainte-Félicité.

Sainte-Marguerite nous rappelle l'étoile Margaritha.

Le fils de Thésée portait le nom de Saint-Hippolyte.

Sainte-Hélène n'a-t-elle pas figuré à la guerre de Troie ?

Les Olympiades ont pu fournir Sainte-Olympiade, et l'une des furies, Sainte-Gorgone.

On disait en latin : donare, rogare ; nous avons Saint-Donatien et Saint-Rogatien.

Il y a Flore la déesse des fleurs et Sainte-Flore ; il y a le mot lux, lumière, et Sainte-Luce.

Les fêtes d'Apollon s'appelaient les Apollinaires ; et nous avons Saint-Apollinaire.

Mars et Saturne ont servi de patrons à ces autres patrons que l'on nomme Saint-Martial et Saint-Saturnin.

J'en passe... et sans doute des meilleurs.

Enfin, pour faire suite à cette généalogie des saints, je demanderai comment on peut posséder des reliques de Sainte-Geneviève, sur qui on a fait des cancan à propos de Saint-Germain, puisque les restes de cette bienheureuse ont été réduits en cendres en place de Grève, le 5 octobre 1793.

J'ajouterais que j'ai déjà vu, en morceaux de la vraie croix, de quoi faire des manches de fouet pour stigmatiser tous les tartuffes ; jugez de la quantité.

Et quant aux soixante-quinze tibias de Sainte-Chose et aux cinquante clavicles de Saint-Machin, je ne puis que rapporter une réponse naïve et ingénieuse qui ne manque pas d'à-propos.

Etant passé à Carlsruhe, on m'y montra un crâne de Charles-Quint. J'admire de confiance cet échantillon d'ostéologie. Mais étant à Cologne, on m'en montra un autre.

— Ah ! ça, mon brave, dis-je au gardien, j'en ai déjà vu un à Carlsruhe : Charles-Quint était donc bicéphale ?

Le gardien resta un instant déconcerté, puis, avec un sourire de mépris, il me dit :

— Oui, je sais ; mais notre crâne à nous c'est celui de Charles-Quint empereur, tandis que celui de Carlsruhe, c'est celui de Charles-Quint quand il n'était que Don Carlos.

pour copie conforme E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

TIC-TAC DE LA VILLE.

Le Salut Public nous apprend que les habitants du quartier de l'Hôtel-Dieu demandent à ce que l'amphithéâtre d'anatomie soit transféré dans un endroit excentrique. Beaucoup de personnes pouvant croire que la place de l'Impératrice est désignée par ce mot, nous devons les détromper. — Excentrique qui est pris ordinairement, en effet, dans le sens de : insensé, cocasse, absurde... veut dire également : hors du centre ; et c'est dans cette dernière acception qu'il a été pris ici.

On annonce la fondation à Lyon d'un hôpital homœopathique.

Du haut du ciel ta demeure dernière, O Hahnemann, tu vas être content !

Souhaitons à tous ceux qui y entrèrent, et qui feront ainsi usage de l'homœopathie, d'atteindre l'âge de celui qui fut l'inventeur de ce système. Le susdit Hahnemann mourut, comme on sait, à 69 ans, après avoir épousé, à 80, une jeune Française.

Dans une de ses dernières chroniques, M. F. Linossier (du Salut Public) a cru le moment venu de donner son opinion — peu compromettante. — sur le coup d'état, d'E. Ténor. Mon Dieu ! pourquoi tant se presser ?...

A propos du coup d'Etat. Un de mes amis, qui désire garder l'anonyme, (il y a bien de quoi), me disait dernièrement, en parlant de cet événement :

— Quoi qu'on en dise, le coup d'Etat n'a pas été un Coup d'Etat long...

Paul Doux.

VÉLOCIPÉDIANA

Nous allons bien !... Il ne nous manquait plus que cela !... Après les chaises à musique, inventées par un Genevois, voici venir les vélocipèdes à musique, inventés par un Français, et un marquis encore !...

J'ai lu cette semaine, dans l'Art musical, une lettre de M. le marquis de Pontécoulant, dans laquelle il annonce sans rire, qu'il a donné le jour à un vélocipède-musicien.

Quelle idée magnifique !... La musique appliquée au vélocipède !... Voyez un peu l'agrément et l'économie de cette invention.

On a supprimé, par économie, les musiques des corps de cavalerie, eh bien, on va pouvoir, sans frais, grâce à M. de Pontécoulant, pourvoir à nouveau nos tourlourous des trompettes chères aux bonnes d'enfants.

On donnera en guise de chevaux — cette question a même déjà dû être débattue en conseil des ministres — des vélocipèdes-musiciens.

Et nous aurons le plaisir de voir défilér nos lanciers ou nos hussards au son d'une musique suave sortant de dessous la queue de leurs montures.

Et quelle économie d'avoine !

Il est vrai que cette économie-là ne sera pas du goût de messieurs les maréchaux des logis ; mais Lafontaine l'a dit. « On ne peut contenter tout le monde et son fourrier. »

Je prédis à M. de Pontécoulant un succès fou. Seulement je lui conseille de pousser son idée musicienne plus loin.

Pourquoi les chasséspots ne seraient-ils pas à musique ?

Une petite mécanique serait placée dans la crosse, et au moment de faire le coup de feu, les fusils, plus que jamais merveilleux, tueraient les ennemis.

Sur l'air du tra la la, etc.

A propos de la mort de Rossini, tous les journaux ont raconté que le maestro était un mangeur de macaroni forcené.

Cette petite anecdote est donc une actualité :

Un jour Rossini était entré par économie dans un restaurant à 25 sous et avait demandé un plat de macaroni.

Tout à coup il trouve dans son met favori un sept de pique.

Il appelle le maître de l'établissement :

— Voyez un peu ce que je trouve dans mon macaroni, un sept de pique !...

— Eh bien ?

— Mais c'est se moquer du public...

— Ah ça ! est-ce que vous vous figurez que pour vos 25 sous je vais vous donner un roi d'atout !

Un mot cruel de M. de Rothschild. Examinant le portrait d'un grand financier, peint par un maître :

— Comme c'est ressemblant !... C'est à mettre ses mains sur ses poches.

C'est à lui encore qu'on attribue cette autre réplique :

Dans une discussion très-forte, M. M... lui avait dit :

— Apprenez que je suis incapable de commettre une mauvaise action.

— C'est bien assez d'en émettre, répliqua ce roi des Juifs,

J. RICHARDET.

A BATONS ROMPUS

Les prix de lenteur

S'il est une chose sur terre qui offre à l'esprit une idée de vitesse et de rapidité, c'est, sans contredit, le télégraphe électrique.

Or, depuis que, grâce au progrès, Paris est couvert de bureaux télégraphiques, on entend de toutes parts un concert continu de plaintes sur la lenteur apportée au service des dépêches.

Les journaux reçoivent chaque jour des lettres ainsi conçues.

« Monsieur, J'ai remis le 16 novembre courant, à 5 heures moins 40 du soir, au bureau télégraphique de la rue S... une dépêche adressée à ma belle-mère qui demeure rue de la Femme-Sans-Tête ; cette dépêche n'est arrivée qu'hier 22 à 11 heures un quart du matin. Sept jours pour effectuer un parcours qu'un cheval, même de fiacre, franchirait en 25 minutes. Est-ce assez... électrique ?

« Agrérez... »

Comme, malgré toutes ces plaintes, les télégrammes continuent à faire aux tortues une concurrence désastreuse, je suppose que cela tient à ce que l'on n'a trouvé aucun moyen efficace d'accélérer le service.

Pourquoi n'essaierait-on pas de donner des vélocipèdes aux facteurs du télégraphe ?

Peut-être les dépêches n'arriveraient-elles pas plus vite pour cela, c'est même probable, mais on obtiendrait au moins cet avantage de n'être jamais embarrassé quand il s'agit de délivrer les « Prix de lenteur » spécialement destinés aux vélocipèdistes. En accordant invariablement ces prix aux employés du télégraphe, on aurait la douce certitude qu'ils ont été bien légitimement mérités.

Parenthèse : (Pourquoi une transmission télégraphique est-elle appelée une « dépêche » puisqu'il est notoire qu'on ne se dépêche jamais de la livrer au destinataire ? C'est pousser un peu loin l'amour de l'antithèse.)

A parler franc, les piétons du télégraphe ne sont pas les seuls à mériter les « Prix de lenteur » ; com-

bien d'hommes et de choses, ici-bas, qui rendraient des points à l'immobilité elle-même par le calme de leurs allures!

J'avouerai même que s'il est une chose qui m'étonne, c'est qu'il ait fallu la vogue du vélocipède pour que l'on ait songé à instituer ces « Prix de lenteur » que tant de gens méritaient depuis longtemps.

En effet, le vélocipédiste le plus habile, quand bien même il pousserait l'art jusqu'au point de marcher sans bouger de place, n'obtiendrait pas le prix réservé à la lenteur avec plus de justice que bon nombre de ceux qui ont enfourché le vélocipède du pouvoir, alors qu'il s'agit de prendre une mesure libérale ou d'accorder une modification progressive.

Je sais, entre autres choses, une lettre fameuse datée d'un certain jour de janvier de l'autre année, qui, à l'heure où j'écris ces lignes, n'a encore produit aucun résultat sensible.

Nul doute que, si elle avait été remise au télégraphe, cette missive fût arrivée, malgré la lenteur de l'électricité officielle, à être suivie de quelque exécution.

Parmi les concurrents qui auraient les droits les plus légitimes à prétendre au « Prix de lenteur », il convient de compter :

Les « Effets de la reconnaissance » qui marchent si doucement qu'on serait tenté de les prendre pour des culs de jatte.

La « vérité » qui rencontre toujours tant d'obstacles sur son chemin, qu'elle ne peut avancer.

La « Justice » qui, comme on le sait, va *pede claudo*.

La « Fortune » qui, sauf de rares exceptions, n'arrive jamais à destination.

L'« Exécution d'une promesse » marcheuse qui, les trois quarts du temps, reste en route.

La « Liberté » qui... mais cela n'est pas de sa faute, à celle-là, si elle n'arrive pas plus vite; elle est enchaînée!

Murmures

M. Gustave Lafarge annonçait l'autre jour dans l'*Evénement* qu'un enthousiaste de Mme Cornélie venait d'envoyer à cette artiste un panier de vins étrangers.

Une étoile (nébuleuse) d'un petit théâtre disait en lisant cette nouvelle :

— A-t-elle de la chance, celle-là! Moi aussi je voudrais bien qu'on m'envoyât vingt étrangers!

Le bruit qui s'est fait autour du procès intenté à MM. Delescluze, Peyrat, Quentin et autres, pour « l'affaire du cimetière Montmartre » est loin d'être apaisé.

Quelqu'un disait à ce sujet :

— Les prévenus ont été sévèrement condamnés, mais cela n'empêche pas que M. l'avocat impérial a fait un réquisitoire de *mauvais alois*.

Puisque l'on condamne en ce moment tant de gens, sous le prétexte qu'ils « entretiennent des manœuvres à l'intérieur », pourquoi ne poursuit-on pas également M. Haussmann?

En voilà un qui, avec son armée de maçons, entretient joliment, des manœuvres à l'intérieur!

Plusieurs journaux parlent du projet d'un monument à élever à la mémoire de Ponsard.

Aucun de ces journaux, que je sache, n'a encore été poursuivi.

Comment cela se fait-il? Je croyais pourtant qu'il était désormais interdit d'élever des monuments aux morts célèbres.

Le *Pays*, journal de l'Empire, déménage. — Ça, c'est connu depuis longtemps. — Il va loger rue des *Bons-Enfants*! — Farceur de destin, voilà bien de ses tours!

Les journaux annoncent la mort du suprême roi de Siam.

Ce puissant monarque s'appelait Phra Bard Somdetch Phra Paramendz Maha Monckur.

J'entends d'ici les Gavroches du pays, chanter :

Quand j'étais petit, je n'étais pas grand,
Je montrais le... roi, à tous les passants!

Boutade d'un ennemi de l'ex-intendant de l'ex-reine Isabelle :

— Pourquoi rencontre-t-on par les rues des femmes qui crient encore, sur un ton bien connu : Il arrive, il arrive! — lorsque chacun sait qu'il est arrivé depuis un mois?

Dialogue (*ejus dem farinae*) saisi au vol :

Pourquoi Marfori a-t-il un valet de chambre aussi rébarbatif, et ne laisse-t-il pas plus facilement parvenir jusqu'à lui?

— Il est grave, sérieux, formaliste, ce n'est pas étonnant, pensez donc, un tel personnage! Il est comme tous les hommes de *poids sont*.

— Lisez-vous le *Public*?

— Moi? par exemple!

— Vous avez tort, c'est un journal assez *Dréolatique*!

Jules PELPEL.

Les organisateurs de l'exposition universelle ne s'endorment pas : samedi prochain doit paraître une brochure de M. Berlier, destinée à donner au public un premier aperçu du projet et des plans de cette exposition.

LA SEMAINE

Mardi passé, Jules Favre a fait entendre sa parole éloquent dans la salle de la police correctionnelle, en faveur des accusés de la *Discussion*. De bonne heure la salle était comble : bon nombre de gens à mine rébarbative, aux allures et à la tenue identiques, étaient mêlés au public. Seraient-ce les représentants des vieux partis? C'est possible.

Le même jour avait lieu la rentrée des facultés : une grande partie des personnes présentes à la cérémonie y ont perdu *les leurs*. Discours savants, inoffensifs et intéressants comme toujours.

On nous assure que la police n'était pas représentée. Parbleu! on ne peut être partout.

Malgré l'aridité du sujet, il nous faut entretenir le lecteur d'un nouvel embellissement dont on vient d'enrichir le monument dit Danthon.

Il y avait, — autrefois, — au milieu de la place de l'Impératrice et à l'endroit que devait — jadis — occuper la statue de M. Vaise, un oranger, symbole d'innocence...

Le procès que vient de gagner la *Marionnette* a éclairci bien des choses, et l'oranger, — symbole d'innocence, — a été transporté on ne sait où.

Jeudi prochain 3 décembre, anniversaire de la mort du représentant Baudin.

Le bruit court que la ville est, de nouveau, très-embarrassée de l'arbrisseau qu'elle vient d'extirper du monument dit Danthon.

Encore un placement difficile.

Nous remercions le *Salut Public* de l'acte de bonne et indépendante confraternité qu'il a fait en signalant à ses lecteurs la reprise, dans le *Refusé*, des satires guignolesques, et nous remercions vivement que les autres journaux de notre ville n'aient pas cru devoir accorder une mention au poète lyonnais Barrillot.

On nous assure tout bas qu'il est fortement question de l'oranger-Vaise pour tenir, auprès du bénitier de la place Impériale, les modestes fonctions du rameau traditionnel.

Jeudi de la semaine dernière avait lieu la vente de la collection de M. Laforge, qui fut agent de change à Lyon.

Cette collection n'a pas été ce qu'on attendait. Ah! si M. Laforge avait eu pour seizième, un homme comme M. Vaise! (A propos! de quel agent de change M. Vaise était-il le seizième?...) Mais reprenons. C'était à la vente des objets d'art de M. Laforge... un antiquaire de notre ville reste possesseur d'un lot au prix de 2,600 fr.

— C'est pour la ville, dit-il au commissaire priseur. — La ville! cela ne me regarde pas, je ne connais que vous. Ah bien oui, la ville! elle m'a dû pendant près d'un an, et j'ai eu toutes les peines du monde à me faire payer!...

Certifié véridique. S. G. D. G.

Les journaux qui ont annoncé que l'oranger sans place du monument dit Danthon allait en occuper une dans le cœur de notre monumental bénitier, sont dans l'erreur. La vérité est qu'il est destiné à ombrager le piédestal du Parc.

La soirée musicale donnée par les membres de la commission du Cercle Musical, aura lieu demain dimanche 29 novembre, dans les salons du Cercle, 5, rue Ste-Catherine, à dix heures du matin.

Albert DUNOS.

P. S. — C'est à tort que quelque journaux ont étourdiement imprimé que l'oranger de la place de l'Impératrice avait quitté ce poste d'honneur pour aller ombrager le monument tronqué du Parc de la Tête-d'Or.

Il résulte, de renseignements pris à une source meilleure que celle dont nous parlons, que, vu la mauvaise nature du terrain, cet arbuste dépérissait à vue d'œil... L'édilité s'est charitablement empressée de le laisser crever en paix, et aujourd'hui le remplaçant de celui que nous avons tant aimé gît enseveli sous un tas de lagots.

Nous prions les journaux qui ont été mal informés, de bien vouloir insérer cette note rectificative.

A. D.

LES BOULEVARDS

Je veux bien accorder que les funérailles de Rossini ont eu lieu avec un immense concours de population. Mais il faut avouer qu'il n'y a pas mal à critiquer dans la marche du cortège. Je ne relèverai qu'un point et mon avis est partagé : La tenue des gardes-nationaux a été détestable ; je parle des musiciens, n'ayant pas remarqué les autres ; quand ces messieurs ne jouaient pas, ils causaient entre eux à haute voix, souvent même ils interpellaient leurs amis et connaissances perchés sur le trottoir.

Du reste, les gardes nationaux ne se font jamais remarquer par une tenue bien sévère. Rien ne m'amuse comme de voir, les jours de revue, ces nombreuses calèches qui sillonnent Paris et dans lesquelles on remarque : Un cigare, un fusil et un garde-national, le tout se rendant à la revue.

J'ai vu, il y a un an, là, tout près, devant le Gymnase, un fort peloton de gardes-nationaux, chef de bataillon en tête. Pendant trois grands quarts d'heure, il fut

impossible de les mettre en rangs et quand on y parvint, on remarqua avec terreur que des cinq tambours, deux avaient oublié leurs baguettes. — Le bataillon se mit en marche, et au bout de cinq à six minutes un garde national du dernier rang interpella un de ses camarades du premier, — Ohé, Philibert, as-tu du feu?

Par-dessus les officiers, par-dessus les gardes-nationaux, par-dessus la cantinière, l'interpellation passa et arriva aux oreilles de Philibert, qui quitta tranquillement les rangs et vingt mettre son cigare en contact avec celui de son camarade.

Quelques instants après un embarras de voitures força le peloton à s'arrêter momentanément. Le chef de bataillon cria : marquez le pas! — Je t'en fiche, les gardes-nationaux comprennent : Rompez les rangs, et deux minutes après ils étaient tous installés dans le café à côté. Il n'y avait plus sur le boulevard qu'un cheval et un chef de bataillon, l'un portant l'autre.

La chose se passait au théâtre de Carpentras. Un jeune acteur jouait pour la première fois le rôle d'Antony. Le souffleur avait été obligé de venir souvent à son aide, mais tout s'était à peu près bien passé.

Pourtant à la dernière scène du dernier acte, la langue du malheureux jeune homme fourcha. Au lieu de dire la phrase célèbre : Elle me résistait, je l'ai assassinée, il s'écria : Elle me chatouillait, je l'ai ratinée!!!

L'autre matin une charrette accompagnée de son charretier, est entrée carrément dans la boutique d'un horloger. Le fait peut paraître invraisemblable, mais hélas! il est réel, les compagnies d'assurances n'avaient pas prévu celle-là.

Je parle ici des compagnies d'assurances et ce n'est pas sans raison. Je savais que l'on s'assure contre l'incendie, contre l'inondation, contre la grêle, contre les sauterelles; mais j'ignorais que l'on assurât ses carreaux contre la casse. L'autre jour j'entre chez un marchand de peaux de lapins et je pousse énergiquement la porte, tous les carreaux de la devanture se brisent. Je tire machinalement mon porte-monnaie. — Oh! laissez, monsieur, nous sommes assurés.

D'un côté cela me fait plaisir de voir que l'on assure tout, car bientôt on pourra s'assurer contre l'infidélité des femmes. Oh! alors ce jour là je me marie et ferme!

On a fort parlé, ces derniers temps, d'un duel probable entre l'un des spirituels rédacteurs du *Gaulois* — ils le sont tous — et le fils d'un Sénateur. Mais il paraît qu'un procès pour cause de voies de fait allait être intenté par le journaliste au fils du Sénateur, lequel procès aurait précédé la réparation par les armes. Vous voyez cela d'ici, c'est été un de ces jolis petits scandales, comme les aime tant la chronique bavarde et il paraît certain aujourd'hui que le fils du Sénateur va faire toutes les excuses que l'on exigera. Voies de fait, dans un café, sur la personne d'un journaliste très-honorable, il faut beaucoup d'excuses.

Une dame, que dis-je, une artiste cordonnière envoie des prospectus à sa nombreuse clientèle de la province et de l'étranger. J'ai eu, dans l'un de ces prospectus la jolie phrase suivante : « Pour recevoir une paire de bottines, dernière mode, il suffit d'envoyer sa mesure avec la nuance de son « pied. »

La nuance de son pied! Pendez-vous, romantiques, vous n'avez pas trouvé celle-là. Les noires ne se chaussent donc pas de la même façon que les blanches! Ou probablement elles marchent différemment. — Je vous avouerai que je ne n'y comprends rien du tout, aussi je vais me mettre en rapport avec Mme la cordonnière, si je découvre quelque chose, je vous en ferai part.

Dans un petit théâtre de la banlieue, le chef d'orchestre donne le *la*, depuis trois quarts d'heure. Les musiciens sont entêtés et les instruments ne s'accordent pas.

Furieux, le chef d'orchestre s'écrie : Messieurs vous y mettez tant de mauvaise volonté que mon *la* devient *scie*.

Une dépêche télégraphique nous annonce que MM. Marc-Fournier et Blanqui sont arrivés en Espagne. De la part de M. Blanqui, cela ne nous étonne pas, mais M. Marc-Fournier! Que peut-il être allé faire en Espagne? lui, le paisible directeur qui a fait jouer trois ou quatre cents fois la *Biche au Bois* et s'est empressé de faire faillite quand le public n'a plus voulu de cette pièce; espérons que d'ici peu, nous aurons une féerie espagnole par MM. Blanqui et Fournier; c'est égal, l'alliance de ces deux noms me fait frémir.

Hier j'entre au bureau de ma concierge et je marche sur quelque chose de doux qui pousse un hurlement.

Oh! pardon, madame, je crois que j'ai marché sur la patte de votre chien.

— Ça ne fait rien, Monsieur, il est aveugle!

Emile LAMBRY

ECHOS DE COULISSES

Il paraît que mon ex-collaborateur Lucien Grand, de la *Vie lyonnaise*, était bien pauvre de nouvelles théâtrales, puisqu'il a été réduit à publier dans son dernier numéro, en guise d'article, une lettre toute personnelle que j'adressais à M. Duval, en le priant d'accepter ma démission.

Mon bon confrère profite de la circonstance pour me donner un coup de patte, bien bénin, il est vrai, et rectifie ce qu'il appelle mes inexactitudes. Or, si j'ai annoncé la *probabilité* de l'engagement de MM. Dulaurens et Miral, c'est que je tenais ce renseignement de bonne source, de gens bien au courant de notre mouvement théâtral.

Que M. d'Herblay ait des raisons pour cacher au public les secrets de sa boutique, nul ne l'ignore; qu'il soit vexé de les voir dévoilés, je le comprends; mais qu'il ait le droit de démentir un journaliste, c'est ce qui me révolte.

Là-dessus, laissons le susdit journal recevoir sans murmurer les écrivains de la direction et parlons d'autre chose :

Victoire!... notre intendait bien-aimé vient de donner une preuve d'intelligence et de bon goût, chose assez rare pour que je la signale, en renvoyant la première représentation de la *Sirène*, que pas un chanteur ne savait parfaitement, et qui n'aurait jamais pu arriver au 3^e acte sans encombre. Cependant l'intention de notre impresario était bien arrêtée, et la *Sirène* aurait vu le feu de la rampe, lundi dernier, si la peur d'un *four complet* ne l'eût fait réfléchir. Vous avez beau faire, grand-maitre, avec une troupe pareille vous aurez toujours de tristes dénouements.

Le second début de M. Danguin dans les *Huguenots* ne lui a pas été très-favorable. En attendant son épreuve décisive, M. d'Herblay, qui abuse souvent de la bonne volonté des artistes, lui a fait tenir dans *Roméo* le rôle du duc de Vérone, un emploi de coryphée! Vous verrez que bientôt la direction fera chanter les chœurs à M. Danguin. Mais j'y songe, il y a là une idée féconde... si vous occupiez votre troupe d'opéra comique à renforcer, chaque soir, vos fameuses masses chorales auxiliaires?... elles en ont bien besoin.

A l'étude : *Crispino e la Comare*, traduit en français.

On nous annonce que M. Belliard est engagé au Palais-Royal. Il serait remplacé... par qui? je vous le donne en mille... Par M. Lureau.

Un bon conseil, M. d'Herblay, remplacez, l'année prochaine, M. Boudois par M. Chevalier, M. Train par M. Léon Didier, M. Luco par M. Benoit, engagez Jérôme Coton à la place de M. Laty, faites jouer à Mme Michon les rôles d'ingénue, et vous aurez enfin une troupe digne de vous.

Dieux tout-puissants, rendez-nous Raphaël, celui-là, au moins, ne promettait rien.

Edmond WALTER.

EN MANCHES DE CHEMISE

Les annonces littéraires.

Oh!... je tiens une idée!... et une bonne, je m'en vante.

Jean Sans-Gêne, une idée! Hein!... ça vous étonne? Pourtant, c'est comme ça. Eh bien! ça étonnera davantage le grand monopoleur à mèche, le pondeur quotidien Emile de Girardin.

Oui, une idée splendide, renversante, abracadabrante!...

Il est vrai qu'elle n'est pas de moi. Elle appartient, comme invention, à plusieurs de nos confrères de la petite et basse presse. Moi je ne m'inscris, au nom du *Refusé*, que pour le brevet de perfectionnement.

Voici ce que c'est!

Les annonces commerciales et judiciaires nous étant formellement interdites par la loi et notre virginité d'estampille à 0,02 centimes, nous sommes forcés, pour ne pas renoncer à une source féconde de petits profits, dont le besoin se fait énormément sentir dans notre caisse, à nous rejeter en désespérés sur les annonces littéraires.

Mais pour rendre plus productif ce petit moyen, qui ne manque pas d'ingéniosité, nous avons dû nous livrer à une débauche de démarches sans nombre, et à des frais de courtoisie et de rédaction inouïs, (*Rien de la Préfecture*.)

Un écrivain *ad hoc*, Jean Sans-Gêne, si vous voulez le connaître, a été spécialement chargé par le *Refusé*, de ce genre de littérature monnayeuse.

Pour mettre les intéressés à portée d'apprécier avec quel tact, quelle entente de la situation nous procédons, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de donner ici quelques spécimens du genre.

Exemple :

L'ORTHOPÉDIE POPULARISÉE

Petite brochure in-8, 46 pages d'impression, sera publiée prochainement par le savant menuisier-mécanicien :

TOURNE-RABOT

Rue Casse-Jambes, 106.

Traité complet de tous les mécanismes, instruments et appareils propres à venir en aide à l'art de redresser les difformités corporelles de l'espèce humaine, voire même celles de l'âme.

Explication des moyens curatifs par l'orthopédie phylogénétique chez les anciens, etc.

Prix : 0,50 centimes, chez l'auteur, fabriquant lui-même, susdite rue Casse-Jambes, 106.

Autre exemple :

PANIFICATION DES SABLES DU RHONE

Sous ce titre doit paraître prochainement un TRAITÉ complet, en un fort volume, actuellement à l'état de projet, par :

JEAN CRÈVE-DE-FAIM

Manutentionnaire mixte des animaux antédiluviens.

Cette étude approfondie des progrès à apporter à la boulangerie actuelle, sera poussée jusqu'aux plus extrêmes limites. L'auteur s'attachera principalement à expliquer et prouver que, grâce à ses nombreuses recherches et aux additions d'éléments étrangers, sa maison est la seule qui puisse fournir du pain supérieur, en falsification, à tous les autres établissements du même genre.

Ce traité sera mis en vente chez l'auteur, dont les produits manufacturés sont dès à présent livrés à la consommation des amateurs.

Un vol... 500 pages. Prix : 3 francs, à la manutention mixte, rue Seigle-Ergoté, 240.

Idem-bis :

Une deuxième édition d'une brochure, qui n'en a pas eu de première, sera peut-être offerte un jour aux amateurs de :

L'EAU DE JOUVENCE

Si précieuse aux cocottes d'un demi-siècle et aux écladons quinquagénaires.

Chez l'auteur-exploiteur, qui traite à forfait, place du Vicux-Recoquevillé, 15.

Lyon : 4 franc... Départements : 1.20, franco.

Quatrième exemple :

LE CATALOGUE DES TAFFETAS NOIRS

De la maison **Engallo, Jus-de-Régisse et Co**, fabricants de soieries minérales et végétales, qui de la Droguerie, n° 21, sera adressé à toutes les personnes qui en feront la demande et enverront un timbre-poste.

NOTA. — On vend dès aujourd'hui lesdits taffetas en pièces entières, par robes séparées ou coupons.

Re bis, re idem :

L'ART D'ÉLEVER DES JOURNALISTES

En vue des besoins actuels et futurs de la basse presse locale et de ne s'en faire aucun revenu, mais énormément d'ennemis et de jaloux.

TROIS forts volumes in-4°, par :

OUTRE-GONFLÉ

Littérateur empoissé, qui n'a pas encore écrit son premier article.

Prix : 9 francs, sans emballage.

Chez l'auteur, rue du Journal-Honnête, n° 000.

AVIS IMPORTANT.

Les personnes qui auraient des petites brochures industrielles ou commerciales à faire rédiger, et qui seraient tentées d'user des moyens de publicité du *Refusé* ! — il tirera prochainement à 100.000, — sont priées de s'adresser au bureau du journal, à M. PLUME-VÉNALE, dit Jean Sans-Gêne, rédacteur spécial.

Prix : 0,02 centimes la ligne pour les brochures.

— 0,01 id. id. pour les volumes entiers.

Les insertions de réclames stylées seront reçues moyennant la faible rétribution de 1 fr. 25 la ligne de 1,000 lettres. Ce n'est vraiment pas la peine de s'en priver.

Eh bien ! lecteurs, en voilà-t-il une idée !

Pour en dénicher une aussi... CA Y EST ! il n'y avait uniquement que votre serviteur.

JEAN SANS-GÈNE.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LA SEINE

7^e CHAMBRE

Audience du 20 novembre.

Duel entre MM. LULLIER et BOIRON. — Prévention de blessures volontaires.

A la suite d'une altercation dans un restaurant du quartier latin, une rencontre à l'épée eut lieu, le 3 octobre dernier, à Bagatelle, entre M. Lullier et M. Boiron.

La *Liberté* ayant divulgué à la police et au public les noms des deux adversaires, dans un récit mystificateur, le parquet s'inquiéta ; une enquête fut commencée, qui amena aujourd'hui trois prévenus sur les bancs de la police correctionnelle :

Charles Lullier, lieutenant de vaisseau, trente ans ; Henri Place, rédacteur du *Refusé*, vingt-un ans. Raoul Rigault, administrateur du *Barbare*, vingt-deux ans.

L'interrogatoire des trois prévenus nous apprend combien a été mensonger le récit inventé par la *Liberté* : aucune des paroles que ce journal a mises dans la bouche de M. Lullier n'a été prononcée. Il est vrai, les deux témoins de M. Boiron étaient seuls présents ; mais sur les instances de M. Lullier, malgré les hésitations des témoins, les prières du médecin, on se décida à ne pas remettre le combat. Après quelques passes, M. Boiron fut touché en pleine poitrine, et on désarma les deux adversaires.

Les témoins sont appelés. Léon Boiron, rédacteur du *Refusé*, âgé de vingt-deux ans, rappelle les faits déjà connus.

Le docteur Foucault. — J'ai entendu le cliquetis des épées ; on m'a appelé, et j'ai trouvé M. Boiron avec une blessure. L'épée avait pénétré, toutefois, assez profondément pour atteindre le poumon droit, et sans mes secours immédiats, la blessure était mortelle.

M. Blondeau, journaliste, se déclare l'auteur du récit publié par la *Liberté*. Il dit le tenir de M. Lullier lui-même.

Le dernier témoin est rédacteur du *Journal de l'Empire*, qui a déferé à la police une lettre qu'il avait reçue de M. Lullier, et dans laquelle il était traité de *triple drôle*, de *voyou*, etc.

Voici à quel propos : Le *Pays*, dans un article signé Lalingeole, s'était permis des railleries déplacées sur M. Lullier, précisément au sujet de ce duel, et avait été jusqu'à soutenir que le duel n'avait jamais eu lieu. M. Lullier, irrité, demanda quel était ce Lalingeole. On lui répondit : Le sieur Lomon ; et vite il lui envoya cette provocation écrite dans le style qu'affectionne tant Paul Granier.

Les témoins entendus, l'avocat impérial prend la parole et requiert toute la sévérité du tribunal contre M. Lullier qui n'a pas le droit de se dire lieutenant de vaisseau ; son caractère violent l'a fait rayer des cadres de la marine, et évidemment il a recherché ce duel pour faire parler de lui. Quant aux deux complices, l'avocat impérial demande simplement une répression.

« Je dois cependant, ajoute-t-il, rappeler leurs refus réitérés de répondre au juge d'instruction. C'est un principe, a déclaré M. Place, et je ne répondrai pas devant vous, seul avec vous, dans votre cabinet. Je vous rappellerai que M. Place est rédacteur du *Refusé*, et le nom vous dit assez ce qu'est le journal (1). M. Rigault, lui, a déjà été condamné à 100 francs d'amende pour avoir refusé de comparaître devant la sixième chambre. »

Les trois prévenus présentent eux-mêmes leur défense. M. Lullier soutient qu'il a le droit de prendre le titre de lieutenant de vaisseau. Il prouve qu'il n'a point cherché le duel, et dans un long plaidoyer, se déclare l'adversaire, en théorie, du duel. Enfin il rappelle un propos tenu à M. Boiron par un employé de la police secrète, lequel aurait dit : « M. Lullier nous ennuie ; nous sommes heureux de ce duel ; nous pourrions enfin le faire disparaître. »

Après une courte délibération, le tribunal condamne M. Lullier à deux mois de prison ; M. Place et M. Rigault chacun à 100 francs d'amende.

X.

(1) *Refusé* !... oui, mais à huit mille numéros près !...

N. D. L. R.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Revue de la presse départementale.

On lit dans le numéro 2 du *Grognon*, journal « rédigé par les plumes les plus autorisées » (sic) l'aveu suivant :

La *Vie lyonnaise* attend toujours la réponse à cette question :

Qu'est-ce que le *Grognon* ? Notre amour-propre souffre peu de déclarer qu'en conscience le *Grognon* est peu de chose, mais, relevant le gant, nous demandons à notre tour :

Qu'est-ce que la *Vie lyonnaise* ? Par un touchant accord, les échos d'alentour s'unissent à notre voix pour nous répondre :

RIEN !

Les habitants de notre ville apprendront, sans doute avec intérêt, que

LA VIE LYONNAISE

Joli mois de mai ! quand reviendras-tu ?

fusionne à partir de samedi prochain avec

LE GROGNON

M'apporter des feuilles pour.....

A parler franchement, ce mariage me semble fort convenable : les deux partis se valent et les époux sont parfaitement assortis.

Le mâle est en train, dit-on, de passer maître en l'art de dénoncer ses confrères. Quant à la femelle, on assure qu'elle a été nommée pour entretenir une chapelle à Fourvières...

Avant un mois il y aura un moutard ! vous verrez ça.

M. Raoul Rigault, administrateur du *Barbare*, nous prie d'annoncer que le journal qui avait été promis pour le 19 novembre ne paraîtra que le 3 décembre. Des difficultés suscitées par l'imprimeur occasionnent ce retard bien involontaire.

Dans le *Peuple*, de Marseille, — un vaillant journal qui vient d'avoir l'honneur d'être saisi — s'il vous plaît ? — notre ami Rado fait une guerre acharnée au système clérical :

Une annonce extraite d'une feuille de sacristie :
Un prêtre, abonné de l'*Univers*,
Désire une place de précepteur.

J'aime cette énumération de titres réduite à sa plus simple expression.

Voilà un homme qui veut en instruire un autre, et le fait déclarer par la voix des journaux. Il pourrait déclarer qu'il est bachelier es-sciences, licencié es-lettres, ou docteur en droit : il n'en fait rien. Il vous dit modestement :

« O pères de famille en quête d'un professeur pour vos fils scrupuleux, venez à moi ; je suis abonné de l'*Univers*. »

Total : diplôme (prononcez : lettre d'obédience) à raison de 66 fr. par an.

Entendu à la cour d'assises :

Le président. — Que pensez-vous du prévenu ?

Le témoin. — Je le croyais un honnête homme, un fort honnête homme, d'ailleurs membre de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Une coquille aux petits oignons et solidement poivrée, que nous empruntons au premier numéro du *Calino* :

Renard s'est tiré, il y a quelques jours, d'une assez longue maladie. Un journal de concert l'annonce en faisant le bien informé, il raconte :

« Déjà notre sympathique ténor monte une gamme avec plus de facilité que jamais. »

Un compositeur loustic change la première lettre.

La nouvelle de notre confrère entrerait carrément dans l'article vie privée, qu'en dites-vous ?

Calino va passer la journée à Roche-Cardon, où il récolte un *plumet* de première grandeur.

Le soir, après force libation, notre héros prend l'omnibus qui doit le ramener à Lyon. Arrivé un peu avant l'octroi, Calino qui, depuis un moment devient visiblement inquiet, ordonne au conducteur d'arrêter... Il veut, dit-il, absolument descendre de la voiture...

Les voyageurs surpris l'interrogent : — Amis, répond alors celui-ci entre deux hoquets, je connais les lois de mon pays, je suis un ivrogne, mais je suis un honnête homme... je ne passerai pas l'octroi avant d'avoir cuvé le liquide absorbé. Jamais, on ne m'a fera introduire du vin à Lyon en contrebande !...

La première partie de la vie se passe à avoir faim et à n'avoir pas à manger ; la seconde moitié, à avoir à manger, mais à n'avoir plus faim. (Scène.)

PE-NEV.

A TRAVERS NOS MŒURS

Le Dîner des Treize.

Le 13 novembre 1868, douze jeunes gens, vêtus à la dernière mode, étaient réunis dans un salon de Vachette. Il était près de six heures, et Alfred de Varthon, l'amphitryon, regardait avec une impatience croissante les aiguilles de la pendule tourner autour du cadran.

— Qui attends-tu encore ? dit Jacques, un de ses amis les plus intimes.

— Gustave de Famiran, ce jeune cousin que la famille vient de m'expédier par le chemin de fer. Il est d'une inexactitude toute parisienne ; pour un provincial, débarqué depuis trois jours à peine, il fait preuve d'un sans-gêne tant soit peu extraordinaire.

— Mais nous allons nous trouver treize.... fit une voix.

— Et après ?

— C'est que... vous le savez tous comme moi... le nombre treize porte malheur.

— Pas possible, dit Alfred. Je t'assure que j'ai une faim canine, et que tes mauvais présages ne m'empêcheront pas de me garnir l'estomac.... Mais voici ce très-cher cousin. — Tu t'es fait attendre, mon bonhomme, et ces messieurs seraient tout disposés à douter de ton savoir-vivre.

— Je vous présente mille excuses, messieurs, mais il faut me pardonner ; il n'est arrivé un bonheur tellement étrange que...

— Allons, bavard, à table, interrompit Alfred. Les histoires se racontent au dessert, entre le bordeaux et le champagne.

Les jeunes amis, ayant tous bon appétit, se hâtèrent de choisir leurs places.

A peine assis, Gustave de Famiran devint blanc de terreur. Il compta avec effroi les convives : il était le treizième. Pour comble de malheur, une salière avait été renversée, et son couvert était en croix. Il crut apercevoir, au-dessus de la pendule, une vilaine chouette qui le regardait avec ses gros yeux fixes. Il se rappela, en outre, que l'on était au treizième jour de novembre, et, qui plus est, un vendredi.

Plusieurs convives semblaient partager son effroi, et n'osaient goûter au potage, dont les fumées, comme pour les narguer, portaient à leurs narines les odeurs les plus appétissantes.

— Ah ! ça, qu'avez-vous, dit Alfred en achevant son potage et en les regardant malicieusement. Est-ce que vous n'avez pas faim ? Ce serait fâcheux, car maître Vachette s'est surpassé ce soir.

— Peut-être, hasarda Gustave, ces messieurs craignent-ils l'influence du chiffre treize et du vendredi ? Tu sais bien toi-même...

— Est-ce encore une histoire ? Comme on est bavard dans ta province ! Imite-moi ; mange d'abord, tu débiteras tes sornettes plus tard.

Encouragé par l'exemple de son cousin, il se décida à porter sa cuiller à la bouche, ce que voyant tous les peureux firent de même. Quelques minutes après, tous avaient oublié leurs craintes, tous faisaient assaut de rire et de plaisanteries.

— Cousin, fit Alfred, lorsqu'on eut servi le dessert et empli les verres de champagne, tu nous avais promis le récit de ton aventure. Pourquoi tarder maintenant ?

— Puisque tu le désires, soit : Tu te souviens que je t'ai quitté hier soir pour aller aux Folies-Dramatiques. J'étais tout oreilles au récit des amours du roi, ou, comme la censure l'a exigé, d'Eloi Chilpéric et de sa chère Gongonde, lorsque mon intention fut distraite par un bruit de voix féminines. « Je te dis que ce jeune homme est très-bien, disait-on ; son air est distingué ; je suis toute prête à l'aimer. » Je me retournai, et je vis quatre jolis yeux braqués sur moi.

Deux adorables jeunes filles causaient de moi, je n'en pouvais douter. Celle qui parlait détournait la tête comme en rougissant, et me permit ainsi d'admirer le plus joli profil que j'aie jamais vu.

— Bref, tu demandas à ta voisine la faveur de l'accompagner, et elle accepta.

— Fi donc, cousin, tu la juges fort mal. Car je lui offris un bouquet, et elle le refusa. Sa compagne fut moins sévère, et elle me remercia avec un gracieux sourire. Je les suivis, de loin, jusque chez elles ; elles demeurèrent rue de Bondy, n°.... Je demande à garder le numéro pour moi. Aujourd'hui je suis retourné me poster en faction devant la porte, et je suis bien décidé à guetter mon inconnue, à la poursuite de mon amour, jusqu'à ce qu'elle m'ait avoué à moi-même ce qu'elle disait hier à son amie ou à sa sœur.

— Parions, dit Jacques, que c'est Bianca, une figurante de la Galté. Je sais qu'elle était hier au soir aux Folies-Dramatiques, et son amant demeure, en effet, rue de Bondy. C'est une brune aux yeux noirs, et sa sœur, également brune, sort souvent avec elle.

— Le signalement n'est que trop exact soupira Gustave.

— Pauvre cher cousin, à quoi penses-tu d'aimer à première vue et de croire les mensonges que débitent les femmes ? Ce qu'elle a dit, elle voulait que tu l'entendisses. Il est bien possible que ton frais visage l'ait séduite ; mais la fine mouche aura bien plutôt dépisté le jeune homme riche et novice. Sois sûr que tu la retrouveras. Demain, elle soupera ici avec toi, dans huit jours, elle l'aura plumée... si tu n'es auparavant guéri de ton caprice, à ton choix.

Tu es prévenu maintenant. Tiens-toi sur tes gardes, et laisse-moi te conter les motifs qui m'ont fait, ce soir, comme tous les ans à pareille date, braver le préjugé du chiffre treize.

Par tempérament, au surplus, j'aime à rompre en visière avec tous les usages établis, surtout lorsqu'ils sont bêtes. Si j'étais né misérable au lieu d'être l'héritier d'une famille très-riche, je suis sûr que j'aurais fait parler de moi. Mais la société a fait la sottise ; elle m'a abandonné, avec les écus de mon père, le droit de ne rien faire ; je me suis croisé les bras, et je suis devenu un inutile. Parfois j'ai des regrets ; car, lorsque je n'ai pas trop bu, je me sens intelligent ; mais l'éducation m'a perdu.

A mon arrivée à Paris, il y a quelque dix ans, j'étais comme toi, jeune cousin, tout feu, tout flammes. J'étais jeune, on me trouvait de l'esprit ; j'étais convaincu que je n'avais qu'à paraître pour faire la conquête de tous les cœurs féminins et le malheur de tous les ménages parisiens.

Mais je ne croyais pas, comme toi, à la vertu des femmes : ce qui fit mon succès. Car un poète l'a dit jadis.

Audaces fortuna juvat....

Il y avait déjà six mois que je passais mes nuits à jouer, à boire et à courtiser les filles folles du boulevard, quand un matin je me réveillai, persuadé que j'étais amoureux d'une nommée Pâquerette, blonde allemande, très-remarquée à Mabile. Le soir même, j'offris ici à quelques-uns de mes amis et à leurs maîtresses un succulent dîner ; j'entendais fêter ainsi les noces de très-noble seigneur Alfred de Varthon et de très-haute dame Pâquerette Orphida.

Tout alla bien pendant quinze jours. Je me croyais aimé, j'adorais mon idole. Bref, j'étais convaincu que le bonheur parfait n'est pas une chimère.

Ah ! beaux rêves de l'adolescent ! Un soir — c'était, chers amis, le 13 novembre, — en rentrant chez moi, j'apprends de la femme de chambre que madame est allée voir sa mère.

C'était son droit. Pour tuer le temps, je me rendis au cercle, où je n'avais pas mis les pieds depuis mon

« mariage. » On me fit bon accueil, et plusieurs de mes amis me proposèrent de les accompagner au quartier latin. Ils allaient à Bullier logner les beautés nouvellement débarquées de province.

Ma voiture nous conduisit rapidement au carrefour de l'Observatoire, et nous nous mêlâmes à la cohue joyeuse.

Vous devez douter du reste. La première femme que je vis, ce fut Pâquerette. Elle était attablée avec un étudiant, bien gentil, buvant des bocks et fumant la cigarette.

Vous devez me croire assez d'esprit pour supposer que je ne cherchai pas querelle à mon heureux rival. Qu'étais-je, après tout, pour lui, sinon un inconnu ?

Pour calmer mon chagrin, je revins ici avec douze de mes amis, et depuis lors j'ai toujours fidèlement fêté cet anniversaire.

Il me reste à vous prouver que les mauvaises influences dont parlait mon cousin sont de pures fantaisies. Jacques a été de tous mes dîners ; nous avons toujours été treize convives ; il n'en est encore mort aucun.

— C'est on ne peut plus vrai, reprit Jacques. Mais tu n'as pas dit à ces messieurs ce que Pâquerette était devenue.

— Ma foi ! il paraît qu'elle rentra à minuit ; mon valet de chambre, que j'avais prévenu, la pria poliment de chercher gîte ailleurs. Je ne l'ai plus revue, et je vous prie de croire que je ne l'ai jamais regrettée.

Profite de cette leçon, Gustave le séducteur. Prends bien garde de brûler tes ailes et de te laisser voler ton porte-monnaie. La forêt de Bondy jouissait au bon vieux temps d'une sinistre réputation. Défie-toi de ta donzelle, qui me paraît habile à jeter l'hammeçon.

Maintenant, messieurs, que celui qui veut passer une soirée agréable m'accompagne. Je vais à l'Odéon.

— Oh ! alors.... bonsoir.

H. VERLET.

GRAND-IMPÉRIAL

M. Médéric Danguin a fait son troisième début, mercredi dernier, dans le *Songe d'une nuit d'été* (Falstaff).

Cet artiste a été reçu sans opposition. La voix de M. Danguin, quoique bonne en son médium, pêche évidemment par le manque d'ampleur et de sonorité : l'émission des notes supérieures se fait difficilement, avec peine ; les sons graves sortent froids, sans timbre aucun, et l'étendue du registre complet ne dépasse guère une octave et demie.

M. Danguin possède un organe mixte, qui tient et du baryton et de la basse-chanteuse, sans cependant appartenir complètement à l'un ou à l'autre de ces deux genres. Aussi, nous nous sommes demandé et nous nous demandons encore comment, par quels moyens inconnus, par quel prodigieux tour de force, cet artiste a-t-il pu tenir, pendant trois ans l'emploi de première basse de grand opéra ?

Mais, hâtons-nous de le déclarer, si la voix de M. Danguin est sèche et peu colorée, en revanche, elle est conduite avec un talent, une méthode et un goût auxquels nous nous empressons de rendre justice. Non seulement, M. Danguin phrase, scande bien et jusque dans ses moindres détails fait habilement ressortir les finesse musicales de la partition, mais encore, — qualité rare parmi les chanteurs, — cet artiste possède un remarquable talent de comédien.

Nous pourrions donc, sans trop de regrets, accepter le remplaçant de M. Barrielle qui pourtant a conquis, durant son séjour dans notre ville, les sympathies unanimes du public lyonnais.

C'est le plus sincère éloge que nous puissions faire de M. Danguin.

Le même soir, dans un divertissement grotesque où pour la seconde fois il nous a été permis d'admirer le vieux décor dans lequel Rossini a rendu hommage à notre directeur, a eu lieu le troisième début de M^{lle} Durand, une danseuse qui a beaucoup de caractère et qui l'a bien montré en se faisant recevoir du public.

Beaucoup de plastique, peu de pointes.

Nous engageons vivement nos lecteurs à entendre une charmante petite opérette : *M^{me} Babet*, qui se joue depuis quelque temps en lever de rideau. La musique est de M. Pilati, un musicien de talent, et les paroles sont de M...onsieur Julian, un personnage de beaucoup d'esprit.

C'est, à coup sûr, une des meilleures productions du cré.

JULES FRANZ.

P.-S. Dans le programme du spectacle annoncé pour mercredi prochain au bénéfice de M^{me} Michon, figure :

Le **MYOSOTIS**, pièce en 1 acte.

Cet ouvrage est dû à la plume de notre collaborateur Barriolle.

Nous espérons que les sympathiques lecteurs du *Refusé*, ainsi que les nombreux amis du poète lyonnais ne manqueront pas au rendez-vous qu'il leur donne, et nous souhaitons que l'auteur dramatique obtienne au théâtre un succès équivalent à celui qu'il obtenu les satires de mœurs : *Guignol en colère*, de l'ex COGNÉ-MOU, et celui qui a salué la nouvelle série publiée dans le *Refusé* sous ce titre : *Les Chevaliers de la trique*.

J.-F.

Correspondance.

L'EX-THÉODOROS. — Passera avec modification.
L. F. B. — Accepté. Venez au bureau dimanche, à midi.
L'A. — Des silhouettes actuelles autant que possible. Merci.
Cl. B. (Issoire). — *Bonhomme* a du bon sens, voire de l'esprit.
PRÉM.-JOSEPH. — On verra.
A. PVR. — Excellent ! Merci.
Rémy DOUTRE. — Sujet très-sympathique ; mais vous connaissez le programme du *Refusé*?... Cèles vous remercie.

BIOGRAPHIE D'ALPHONSE BAUDIN

par Jules LERMINA

Prix : 40 c.

Chez Armand LÉON, 20, rue du Croissant, à Paris.
Dépôt à Lyon, au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.